

L'inculturation de la foi, une conséquence de la mission

***Inculturation** : le mot apparaît souligné en rouge sur l'écran de l'ordinateur, qui ne connaît pas ce mot barbare. Pourtant, dans l'Église, ce mot est de plus en plus employé. Que signifie-t-il ? Quel enjeu recouvre-t-il aujourd'hui ?*

Le centre de gravité de la chrétienté bascule

Si, pendant près de deux millénaires, le christianisme est apparu indissociable du monde occidental, nous assistons aujourd'hui à une mutation trop peu remarquée. Le centre de gravité géographique de l'Église a basculé : les pays occidentaux ne représentent plus que 34 ou 35 % des catholiques¹, du seul fait de l'extraordinaire croissance démographique des « pays du Sud ». Ainsi, dans une dizaine d'années à peine, deux catholiques sur trois viendront d'Églises non occidentales, et la progression ne fera que se poursuivre au fur et à mesure des années, le processus démographique n'étant pas près de s'inverser.

« Au début du siècle, l'Afrique comptait peut-être un million de baptisés. Cent ans plus tard, ils ne sont plus très loin des 125 millions. La communauté asiatique croît, elle aussi, rapidement : elle aura pratiquement doublé entre 1978 et 1996, soit en 18 ans, et elle compte plus de cent millions de fidèles. Quant à l'Amérique dite latine et qui représente à elle seule plus de 40 % de la communauté catholique, on sait qu'aujourd'hui elle a quelque peine à reconnaître les légitimes revendications de ses fidèles indiens ou d'origine africaine et à se défendre du prosélytisme qu'exerce le pentecôtisme sur les populations les plus pauvres »².

Or, l'expression de la foi chrétienne est encore essentiellement occidentale. « Lors du Synode asiatique qui s'est tenu à Rome en avril-mai 1998, on aura entendu le Rapporteur général de ce Synode, le Cardinal Paul Shan Kwo-hsi de Taïwan, affirmer que les Églises d'Extrême-Orient 'ont un sérieux besoin d'inculturer la foi dans les cultures de l'Asie et de perdre leur aspect de copie carbone des Églises des sociétés occidentales', tant il est vrai qu'elles apparaissent encore 'culturellement étrangères en Asie'. Elles y sont pourtant depuis le 16^{ème} siècle. Certains évêques japonais n'ont pas été moins sévères, tels Mgr Toshio Oshikawa, évêque de Naha : 'En dépit de fréquentes exhortations en faveur de l'inculturation, il me semble que la norme pour la vie chrétienne, la discipline ecclésiale, l'expression liturgique et l'orthodoxie théologique reste celle de l'Église occidentale, ce qui constitue un blocage très efficace de tout effort pastoral visant à créer, pour nos Églises jeunes et minoritaires, un processus de croissance dans la foi, la spiritualité et la vie morale' » Aussi, pour l'historien italien Giuseppe Alberigo, spécialiste de l'histoire de l'Église contemporaine, « le dépassement du monolithisme du christianisme occidental est le problème central de la foi au seuil du 3^{ème} millénaire. Un problème essentiel qui défie la créativité même de la foi ».

Émergence d'une nouvelle culture mondiale

Incarner la foi dans d'autres cultures que celle qui l'a portée jusqu'à présent, tel est le premier défi posé à l'Église, devant la pluralité géographique des cultures. Mais il en est un second, tout aussi important, devant la mutation historique que l'Occident vit dans sa propre culture, avec le monde nouveau de la modernité : « Nous sommes en train de changer de monde et de société, reconnaissent aujourd'hui les évêques de France. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction... La figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe ». Ce n'est donc pas seulement dans les cultures africaines, indiennes ou chinoise que la foi chrétienne est appelée aujourd'hui à s'incarner, mais bien aussi, et en même temps, dans cette nouvelle culture mondiale qui apparaît, imprégnant et modifiant en profondeur les différentes cultures de la planète. Or, on peut souvent se demander si l'annonce de la foi telle qu'elle est proposée dans nos homélies et discours religieux n'est pas faite dans un langage d'une autre époque, qui n'est plus compréhensible pour la plus grande partie de nos contemporains.

Il n'est pas sans importance de prendre conscience de la double appartenance culturelle des hommes d'aujourd'hui, bien relevée par Amin Maalouf : « chacun d'entre nous est dépositaire de deux héritages :

¹ Chiffres publiés par le Saint Siège, rapportés par *La Croix*, numéro spécial pour les 20 ans du pontificat de Jean-Paul II, 11-12 octobre 1998 (cités par René Luneau, *Afrique et Parole*, Lettre n° 63, mars 2002, dont je m'inspire pour la première partie de cet article).

² René Luneau, *Afrique et Parole* n° 63, mars 2002, 20 rue des Tanneries, 75013 Paris.

l'un, « vertical », lui vient de ses ancêtres, des traditions de son peuple, de sa communauté religieuse ; l'autre, « horizontal », lui vient de son époque, de ses contemporains. C'est ce dernier, me semble-t-il, qui est le plus déterminant et il le devient un peu plus chaque jour ; pourtant, cette réalité ne se reflète pas dans notre perception de nous-mêmes. Ce n'est pas de l'héritage « horizontal » que nous nous réclamons, mais de l'autre »³. Pourtant, remarque encore le même auteur, « nous sommes tous infiniment plus proches de nos contemporains que de nos ancêtres. Serais-je en train d'exagérer si je disais que j'ai bien plus de points communs avec un passant choisi au hasard dans une rue de Prague, de Séoul, ou de San Francisco qu'avec mon propre arrière grand-père ? Non seulement dans l'aspect, dans le vêtement, dans la démarche, non seulement dans le mode de vie, le travail, l'habitat, les instruments qui nous entourent, mais aussi dans les conceptions morales, dans les habitudes de pensée.»⁴ Effectivement, un jeune Camerounais, une jeune Camerounaise d'aujourd'hui reconnaissent volontiers être bien plus profondément marqués dans leur mode de vie et de pensée par la « mode » mondiale qu'ils respirent que par les traditions de plus en plus vagues pour eux de leur groupe ethnique. Ceci est à ne pas oublier quand on parle de l'inculturation de la foi aujourd'hui : c'est à ce carrefour de ces deux héritages culturels, le vertical et l'horizontal, que le travail devra se faire.

L'inculturation, c'est quoi ?

« L'inculturation est l'incarnation de la vie et du message chrétien dans une aire culturelle concrète, en sorte que non seulement l'expérience chrétienne s'exprime avec des éléments propres à la culture en question, ... mais aussi que cette même expérience devienne principe d'inspiration, à la fois force et norme d'unification, qui transfigure et recrée cette culture, étant ainsi à l'origine d'une nouvelle création ».

Cette définition, la meilleure que nous connaissions, est extraite d'une lettre du supérieur Général des jésuites, en 1978, sur l'inculturation.⁵ Tentons d'en dégager toute la richesse.

* Inculturation : *incarnation de la foi dans une culture*. Le concept est théologique, et non sociologique comme celui d'*acculturation* avec lequel on le confond parfois.

Pour l'*acculturation*, le *Petit Robert* donne deux sens :

- 1/ Processus par lequel un groupe humain assimile tout ou partie des valeurs culturelles d'un autre groupe humain.
- 2/ Adaptation d'un individu à une culture étrangère avec laquelle il est en contact.

Mais la *culture* ? direz-vous. On en a donné bien des définitions. En reprenant celle donnée par d'autres⁶, nous dirons : « un ensemble lié de manières de parler et de communiquer, de penser, de sentir et d'agir, en vue d'un vivre ensemble dans une collectivité particulière et distincte ». Plus brièvement : la matrice sociale dans laquelle nous advenons à notre humanité, à notre personnalité. En gardant toujours à l'esprit que la culture est en perpétuelle évolution, une histoire et non une construction figée.

* Ce qui s'incarne dans la culture, c'est *la vie et le message* chrétiens : à l'image du Christ, le christianisme est une manifestation de la force de Dieu transformant notre monde, indissociablement parole agissante et acte parlant. L'inculturation ne saurait donc être réduite à une opération intellectuelle, une doctrine à traduire ou un corps de recettes à appliquer.⁷

³ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998, p. 137.

⁴ *Ibidem*, p. 136.

⁵ Pedro Arrupe, *Écrits pour évangéliser*, Le Centurion, p. 169-170. Cette définition concorde avec celle donnée plusieurs années après l'exhortation apostolique de Jean-Paul II, *Ecclesia in Africa*, qui relève une double dimension de l'inculturation : « d'une part une intime transformation des authentiques valeurs culturelles par leur intégration dans le christianisme, et d'autre part l'enracinement du christianisme dans les différentes cultures ».

⁶ G. Rocher, dans *L'action sociale*, Paris, 1968, p. 111, cité et repris par Claude Pairault : « Note sur le concept d'inculturation : de l'anthropologie à la théologie », dans *L'inculturation en débat*, Conférences théologiques n° 1, Presses de l'UCAC, Yaoundé, 1996, p. 13-22. Nous nous inspirons librement ici de cette contribution.

⁷ L'inculturation concerne l'existence tout entière, comme le souligne l'article de Claude Pairault cité dans la note précédente : « Je crains que la vague donnée aujourd'hui à ce mot d'*inculturation* contribue à édulcorer son sens, à le détourner insidieusement dans le domaine des offices liturgiques et de l'administration des sacrements. Or, là où la bonne nouvelle s'inculture, ce n'est pas seulement une affaire d'homélies, de prières chantées et dansées, de vêtements à la mode locale, de paroles convenablement exprimées dans une langue qui soit comprise, de statues, images ou vitraux émanant d'un art autochtone. Tout cela n'a de sens que comme corollaire d'une action qui s'exerce quotidiennement en conformité avec ce qui est dit et pratiqué dans le lieu de culte où se rassemble la communauté. Actions quotidiennes du pasteur, et action quotidiennes de ses ouailles... Jésus ne s'est pas contenté de parler, de manière tout à fait inculturée, aux Juifs du pays où son Père l'avait

- L'inculturation est *principe d'inspiration, nouvelle création*. Il ne s'agit pas d'habiller la foi avec les symboles d'une nouvelle culture, de transposer les signifiants : remplacer l'orgue par le tam-tam, ou conférer à l'évêque les titres ou insignes d'une chefferie traditionnelle africaine⁸, etc. La rencontre en profondeur de la foi dans la culture est de l'ordre d'une fécondation mutuelle : toutes deux en sortent transformées, renouvelées. D'un côté, la foi va agir comme le levain transformant de l'intérieur la pâte de la culture, en la jugeant, révélant ses lumières et ses ombres ; d'un autre côté, la semence de l'Évangile, s'enfouissant dans une culture nouvelle, va profiter de cette rencontre pour révéler des potentialités qu'elle portait en elle, jusqu'alors ignorées.

La conversion : une « subversion » du langage religieux

Dans un certain nombre de peuples, un même terme désigne le « ciel » atmosphérique et l'être suprême, source et fondement de tout, que nous appelons en français « Dieu ». C'est, parmi beaucoup d'autres, le cas des Giziga, population de montagnards du Nord Cameroun. Voici un mythe d'origine dans la tradition giziga :

« Jadis, au commencement, le Ciel était proche de la terre. *Bumbulvung*⁹ vivait avec les hommes, le Ciel était même si proche que les hommes devaient rester le dos courbé. Par contre, pas de souci de nourriture : il leur suffisait de tendre la main en haut pour déchirer des lambeaux de Ciel et les manger.

Mais un jour, une jeune fille, une fille de chef, une « *mukuwang* » (une méchante, qui fait tout à l'envers des autres) commença à regarder à terre et à choisir les graines qu'elle y trouvait. Elle se fit un mortier et un pilon pour écraser les graines choisies sur le sol. À genoux par terre, chaque fois qu'elle levait son pilon, elle en frappait la face de *Bumbulvung*. Gênée dans son travail, elle dit : « *Bumbulvung*, ne vas-tu pas t'éloigner un peu ? » Le Ciel s'éloigna un peu, et la jeune fille put se tenir debout. Elle continua son travail et à mesure qu'elle pilait ses graines, elle levait son pilon un peu plus haut. Elle implora le Ciel une deuxième fois ; le Ciel s'éloigna encore un peu. Alors elle commença à lancer son pilon en l'air. À la troisième imploration, le Ciel, outré, s'en alla au loin, là où il est maintenant.

Depuis ce temps, on n'a jamais revu *Bumbulvung*. Les hommes marchent et se tiennent debout. Ils ne se nourrissent plus de lambeaux de ciel : ils sont devenus mangeurs de mil. De plus, Dieu ne se montre plus aux hommes, comme jadis où, tous les soirs, il venait régler leurs palabres. Maintenant les hommes sont seuls, seuls avec leurs palabres : c'est la guerre. »¹⁰

Quand un Giziga accueille la bonne nouvelle de Jésus-Christ, et découvre un Dieu qui se fait proche de l'homme, qui va même jusqu'à s'agenouiller devant lui pour lui laver les pieds et mourir pour lui sur une croix, ce Giziga continuera d'appeler Dieu par le nom qu'il a reçu dans sa tradition, *Bumbulvung*. Mais l'expérience personnelle qu'il va faire dans la prière va modifier radicalement le contenu de ce terme, le charger d'un sens nouveau. Il n'en est pas allé autrement pour nos ancêtres dans la foi qui ont repris le terme païen de *Deus* pour désigner le Père de Jésus-Christ. Et pour nous-mêmes chaque fois que nous entrons dans une relation vivante, et toujours nouvelle, avec Celui que nous appelons « Dieu » et qui nous dit : « Je ne suis pas celui que tu pensais ».

De même que l'Évangile éclaire et juge le comportement de chacun d'entre nous, il juge aussi toute culture, l'horizontale comme la verticale ! Le Christ remet en cause aussi bien certaines formes de l'exercice du pouvoir dans certaines sociétés traditionnelles que la frénésie de la consommation ou les mécanismes d'exclusion de nos sociétés modernes. Toute culture est appelée, elle aussi, à un passage de mort et de résurrection dans le Christ. Le théologien Henri de Lubac le disait avec vigueur dans ses *Paradoxes* : « Incarnation, mort et résurrection : c'est enracinement, détachement et transfiguration. Pas de spiritualité chrétienne qui ne comporte ce rythme à trois temps. Nous avons à faire pénétrer le christianisme au plus profond des réalités humaines, mais ce n'est pas pour l'y laisser perdre et dénaturer. Ce n'est pas pour le vider de sa substance spirituelle. C'est pour qu'il agisse dans l'âme et dans la société comme un ferment soulevant toute la pâte, c'est pour qu'il surnaturalise tout. C'est pour qu'au cœur de

envoyé : *il a fait ce qu'il a dit*, « il est passé en faisant le bien » (Ac 10, 38). Ainsi, une juste action pour la paix et pour la justice ne saurait représenter un autre travail que celui de l'inculturation ». (*ibidem*, p. 22).

⁸ Un genre d'emprunt qu'on voit ici ou là en Afrique et qui n'est pas sans danger, dans la mesure où le pouvoir à la manière du Christ n'est pas celui des Nations (Mt 20, 25-28) : pour que le symbole traditionnel soit converti et se charge d'un sens nouveau, cela supposerait de vivre effectivement l'autorité dans un style radicalement différent, ce qui n'est pas toujours le cas.

⁹ *Bumbulvung* désigne à la fois l'Être suprême et le ciel en giziga.

¹⁰ René JAOUEN, *L'Eucharistie du mil*, Karthala 1995, pp. 18-19.

tout il mette un principe nouveau, pour qu'il fasse partout entendre l'exigence et l'urgence de l'appel d'en haut. (...) La mort et la résurrection ne détruisent pas l'œuvre de l'incarnation. Elles la consomment. »¹¹

L'inculturation de la foi dans l'histoire de l'église

Le mot « inculturation » est d'apparition récente (vers les années 70), mais la réalité est aussi ancienne que l'Église. La vie de Dieu révélée en Jésus-Christ n'a cessé de prendre corps dans différentes cultures, à commencer par la culture juive et l'histoire d'Israël, son premier berceau, le premier terrain où a poussé la graine évangélique. Un tournant décisif a été pris avec l'apôtre Paul et le concile de Jérusalem (vers l'an 48-49 ; Ac 15,5 ss), quand les disciples du Christ ont réalisé que la foi en Lui pouvait valablement s'exprimer dans une autre culture que celle de son milieu d'origine : ce sera la rencontre du christianisme avec la culture grecque et romaine, dans une interaction réciproque modifiant l'un et l'autre. Viendront ensuite la rencontre avec le monde « barbare », vers le cinquième siècle, puis celle des *pagani* de l'Europe que les moines évangéliseront, et celle des hommes de l'Extrême Orient et des Amériques au 16^{ème} siècle, enfin pendant les deux derniers siècles celles des plus petits villages du monde entier¹². Pour arriver aujourd'hui au double défi évoqué plus haut : le déplacement géographique du centre de gravité de la chrétienté, l'émergence de la nouvelle culture mondiale qui se combine avec les différentes cultures locales, en les dominant de plus en plus.

L'inculturation, un travail de la grâce à laisser se faire en nous

Plus conscients qu'autrefois du fait que la culture est la matrice dans laquelle chacun de nous réalise son humanité, nous comprenons mieux aujourd'hui que l'incarnation du Fils de Dieu n'est pas seulement un phénomène d'ordre biologique ; l'entrée de Dieu dans notre humanité, ce n'est pas seulement une entrée dans la « chair » humaine, mais aussi dans une histoire, une culture : celle du peuple d'Israël, qu'il est venu non pas « abolir mais accomplir ». Les trente années de Jésus à Nazareth, c'est bien ce temps de patiente « inculturation » du Fils de Dieu, telle qu'elle a été définie plus haut.

Aujourd'hui, l'énergie du Ressuscité – parole et acte de salut – doit encore s'enraciner de la même façon dans la culture d'une société, non de manière abstraite et intellectuelle, mais par le patient travail de transformation qu'elle opère au cœur de chaque chrétien, comme le levain dans la pâte. Ce que Claude Pairault dit du pasteur vaut de tout chrétien : « **La bonne nouvelle du Christ doit d'abord s'inculturer en lui-même** », s'il entend œuvrer à l'inculturation de la foi là où il sera envoyé.¹³

Les disciples de Jésus-Christ aujourd'hui sont partout pressés d'opérer en eux-mêmes cette évangélisation de la double culture qui informe leur existence quotidienne : la « verticale » héritée des ancêtres, « l'horizontale » qui nous « englobe » tous, que nous subissons sans doute, mais que nous contribuons en même temps à façonner. Un « travail » éminemment personnel, et pourtant qu'ils ne peuvent faire qu'ensemble.

Jacques Fédry, sj

¹¹ Henri de Lubac, *Paradoxes*, Paris, Éditions du livre français, 1946, p. 76-77.

¹² Dans ce rapide survol historique, nous ne pouvons ni ne voulons faire ici une évaluation critique de ce processus d'inculturation : plutôt qu'une rencontre, au sens indiqué par le père Arrupe, il faut reconnaître que ce qui s'est passé le plus souvent, c'est une imposition à sens unique de l'Occident chrétien.

¹³ *L'inculturation en débat*, p. 21